

# Giana : Il y a 60 ans, l'horreur des camps de concentration

**Mai 1945** - Au fur et à mesure de leur avancée en Allemagne, tant sur le front Ouest que sur le front Est, les forces alliées découvrent peu à peu l'horreur des camps de concentration<sup>(2)</sup> que le régime nazi à "réservés" à des millions de personnes, hommes, femmes et enfants, soit en raison : de leurs idées politiques ou sociales, de leurs activités patriotiques, mais aussi de leurs origines ethniques (Juifs, Tziganes,...).

Dès février 1933, plusieurs camps furent ouverts par des chefs locaux de la S.A.<sup>(2)</sup> afin d'y interner les opposants au régime. Ces camps ne prirent une existence légale qu'en 1934, lorsqu'ils passèrent sous le contrôle des S.S.<sup>(3)</sup>. A la suite de plaintes pour sévices, adressées aux autorités judiciaires, Hitler pour rassurer l'opinion publique en fit fermer la plupart dès la fin de ladite année.

Le système concentrationnaire commença à s'organiser à partir de 1936, lorsque Himmler devint le chef suprême de la police allemande. En janvier 1937, n'existaient encore que deux camps : **Dachau**, près Munich et Sachsenhausen, près de Berlin. Les autres, d'aussi sinistre mémoire, malheureusement suivirent.

A l'automne 1944, la population totale des camps de concentration dépassait 600 000 individus, et le nombre des êtres humains qui eurent à souffrir l'univers concentrationnaire nazi a été évalué par Eugène Kogon à environ 8 millions.<sup>(4)</sup>

C'est dans un état de délabrement physique et moral inimaginable que les alliés trouvèrent les trop rares survivants des "usines à exterminer nazies".

On établira plus tard que, sur 225 000 français<sup>(5)</sup> qui ont été déportés dans les camps un dixième seulement de ces hommes, femmes, enfants nous sont revenus.

**DACHAU**. - En mars 1933, Himmler est alors le chef de la police en Bavière, il y fonde le premier camp de concentration S.S. du III<sup>e</sup> Reich. D'abord destiné à des Allemandes antinazis, **Dachau** reçut des déportés appartenant aux diverses nations de l'Europe occupée, 206 000 prisonniers y furent détenus entre 1933 et 1945. Les survivants furent libérés par l'armée américaine à partir du 24 avril 1945.

Au nombre d'entre eux se trouvait Robert BIRGY, (Président des Anciens Combattants de Genay de 1978 à 1997).



Robert Birgy

**Robert BIRGY<sup>(6)</sup>**, est détenu avec 40 autres prévenus, dans une même cellule, à la prison RASPELHAUS de Strasbourg, pour faits de résistance contre l'occupant, depuis plusieurs mois.

Il comparait, le vendredi 24 décembre 1943, devant le tribunal de cette ville, avec une vingtaine de

détenus, menottés les uns aux autres et poussés à l'intérieur de celui-ci, *comme un troupeau*, par leurs gardiens.

Le jugement, sans défenseur, est rendu au bout de 10 minutes à peine. Condamné, il est séparé du groupe et conduit puis enfermé à la maison d'arrêt de la rue du Fil, toujours en cette bonne et belle ville de Strasbourg.

Vers 18 h, du fond du couloir la voix du geôlier lui parvient et le sort de sa solitude, il apporte "le repas du réveillon" !.. Une louche, de soupe de pommes de terre améliorée, ce soir là, de la moitié d'un cervelas, que le gardien, par méchanceté ou par mégarde, pressé de rejoindre sa petite famille en cette soirée de fête, verse en partie hors de sa gamelle et que Robert ramasse, à genoux des deux mains.

A 23 ans, seul "*la larme à l'œil*", au fond de sa cellule Robert BIRGY, pense à ses proches, aux fêtes passées.

Dix neuf heures, extinction des feux, allongé sur un gravat, où une multitude de détenus se sont reposés avant lui pour quelques instants, des régiments de punaises défilent, et les poux commencent à faire leurs rondes sur son corps revêtu de haillons, portant les mêmes vêtements depuis son arrestation, en juillet 1943.

Au travers d'un vasistas ouvert, qu'il ne peut atteindre, lui parviennent des voix du dehors. Voix dans la nuit qui s'interpellent, se souhaitent "un bon Noël", voix qui chantent "Douce Nuit, Sainte Nuit", en Allemand, en Alsacien. Et cette voix, en Français, qui brave l'interdit, message d'encouragement, de soutien, d'espérance à quelques détenus, ou entre détenus : "Bon Noël !.. Courage !.., nous reviendrons !".

Le 26 de ce même mois, c'est à dire 40 h après ces événements, Robert BIRGY est transféré de prisons en prisons, de camps en camps, pour le seul crime d'être resté fidèle à la France, sa Patrie.

Il sera libéré du camp de **Dachau** par l'avancée des troupes Américaines, le 29 avril 1945.

## LES TROIS DERNIERS JOURS

### DE MA DÉPORTATION

#### Témoignage de Robert BIRGY (1995)

**27 avril 1945** - Etant en commando en dehors du camp principal (**Dachau**), nous avons appris le débarquement des Alliés. Rassemblés avec d'autres détenus, venant de différents camps ou prisons, nous avons été emmenés en marche à pieds, toute la journée, escortés par des hommes en armes qui se relayaient toutes les deux heures, puis se reposaient sur une charrette tirée par un cheval.

Le soir, à la nuit tombante, nous avons été parqués dans une usine désaffectée, allongés à même le sol en ciment. Nous n'avions aucune envie de nous échapper tellement nos jambes et nos pieds étaient enflés et meurtris par cette longue épreuve.

Je me souviens de cette marche où à plusieurs reprises, nous avons entendu des coups de feu venant de l'arrière, sans en connaître la raison. C'est seulement lorsque nous sommes arrivés dans cette usine que nous avons appris que ceux qui ne pouvaient suivre étaient abattus.

# Giana : Il y a 60 ans, l'horreur

En effet, il était dit qu'aucun détenu vivant ne devrait tomber entre les mains de la 7<sup>e</sup> armée américaine, qui, nous l'avons su plus tard, se battait et se dirigeait dans notre direction.

**28 avril 1945** - Nous avons repris la direction du camp principal, toujours à pieds, avec seulement quelques gorgées d'un soi-disant thé comme petit déjeuner. Peut importait, cette eau chaude colorée était la bienvenue. Nous marchons, la gamelle en bandoulière (cette gamelle qui ne nous quittait jamais), en file indienne. C'est alors que deux avions français nous ont survolés. Croyant à une colonne de soldats allemands, lors de leur piqué, le premier a ouvert le feu, mais comprenant sa méprise, il a tiré une balle éclairante pour prévenir son camarade de cette erreur. Le malheur a voulu qu'au moment du tir passait un tracteur tirant une charrette ; le pauvre prisonnier russe, debout sur cette dernière a eu le visage arraché par une balle. Nous avons également eu à déplorer la perte de quelques camarades dont mon ami CHARPENTIER, fils unique, il vivait avant son arrestation seul avec sa mère à Saint-Dié, son père étant décédé dans son plus jeune âge.

La marche reprit. Vers 15 h, nous sommes arrivés dans la ville de Aichah, à 29 kilomètres de **Dachau**, et pour une raison que nous ignorions, nous avons été incarcérés dans le camp de cette ville.

Nous étions vingt-sept détenus dans une pièce prévue pour sept. Là, il y avait des lits superposés par trois, comme dans tous les camps. Nous n'avions aucune nourriture. Heureusement, deux camarades ont eu la chance ou la hardiesse de récupérer dans la cour, deux betteraves à vaches qu'ils ont dissimulées sous leur veste. Ces deux betteraves ont été partagées en vingt-sept parts. Ce fut mon dernier repas de détenu.

Dans la nuit, nous entendions quelques tirs sporadiques, mais, la fatigue aidant, nous avons plongé dans un profond sommeil, et de plus, comme on dit "qui dort dîne". Seul le "pépé" de soixante-douze ans, sur le lit du bas, a grignoté comme une souris, sa tranche de betterave puisqu'il n'avait plus qu'une seule dent.

**29 avril 1945** - Nous sentions qu'il se passait quelque chose. Il régnait un calme inquiétant, aucun bruit, aucune interpellation dans les couloirs, pourtant, nos geôliers en étaient friands.

Vers 9 h, alors que nous étions accrochés aux barreaux des fenêtres, un prisonnier polonais a fait son apparition dans la cour. A notre grand étonnement, il n'était pas accompagné d'un gardien. Parmi nous, se trouvait un camarade qui parlant polonais nous traduisit que : "depuis une heure du matin, les américains avaient envahi la ville". Puis, il est parti en précisant qu'il allait revenir. En effet, il est réapparu, un revolver à la main, et a ordonné aux geôliers d'ouvrir les portes. Je ne vous décrirai pas l'ambiance !..

Moi, je me préoccupais du ravitaillement tant j'avais faim. Je me suis retrouvé, par hasard, devant une pièce qui servait d'entrepôt de ravitaillement, sûrement pour les geôliers ou les officiers. J'ai étalé ma couverture et emballé plusieurs fromages de Hollande, entre autres. J'ai également rempli mes poches avec des œufs qui se trouvaient là, à ma portée. Mais en sortant, d'autres détenus qui rentraient m'ont bousculé, les œufs se sont transformés en omelette...

Puis, dans un vaste local, j'ai assisté à un spectacle inoubliable ; des centaines de détenus, les bras en l'air, récupérant du pain lancé par d'autres, qui avaient forcé la porte de la boulangerie du camp (pour mémoire, le pain était stocké au moins pendant quinze jours). Combien de camarades, tombés au sol, ont été piétinés en voulant récupérer ce fameux pain !..

En me rendant dans la cour, chargé de mon ravitaillement, j'ai croisé un autre camarade d'infortune, inconnu. Il portait deux pains sous ses bras, sans se dire un mot, je crois, seulement en se regardant, nous nous sommes compris et avons échangé un pain contre un fromage.

Mais la liberté était seulement de l'autre côté de ce grand portail, nous l'avons franchi en toute hâte car le bruit courait que nous allions devoir attendre l'administration civile américaine afin d'être recensés.

Nous étions vingt-neuf camarades, traînant un chariot sur lequel nous avons chargé notre peu de ravitaillement. Nous avons fait route ensemble, jusqu'au soir.

C'est alors que deux d'entre eux se sont posés comme chefs. Ils nous ont demandé nos noms, prénoms et adresse afin de nous faire incorporer dans un parti politique.

Leurs méthodes ne m'ont pas plu du tout. J'ai pris ma couverture et mon ravitaillement et quitté le groupe en disant : "si quelqu'un vient avec moi, je partagerai mes provisions". Trois camarades alsaciens, de ma région, m'ont suivi pendant trois jours, c'est à dire soixante kilomètres, jusqu'à un camp de prisonniers de guerre français qui nous a pris en charge. Grâce à eux, nous avons été dans les premiers à être évacués vers la France.

## "OUI, MES AMIS, LA LIBERTÉ N'A PAS DE PRIX"

Nous avons eu la chance, avec quelques autres déportés, de pouvoir bénéficier d'un convoi spécial, qui rapatriait les prisonniers de guerre.

Arrivés en Alsace, à une première gare, de ce côté du Rhin, le train a fait une halte. De braves dames, de ce petit coin de France, nous ont offert du pain blanc, des boissons chaudes, mais aussi des friandises qu'elles avaient sûrement confectionnées elle-même. Nous nous disons : "Que ça sent bon la France !".

Ensuite nous sommes allés à Sarreguemines, passer une visite médicale et recevoir la prime de libération de mille franc de l'époque. Ce centre effectuait en vérité un contrôle d'identité. En effet, quelques sympathisants du III<sup>e</sup> Reich ont été refoulés et conduits dans un autre centre qui leur était destiné. Cette visite médicale, que nous étions impérativement obligés de passer m'a révélé que je mesurais un mètre soixante-douze, et que je pesais trente neuf kilos. J'avais alors vingt-cinq ans.

La carte de rapatrié qui m'a été remise, fait mention d'une affection au poumon droit, d'une cicatrice à la base du crâne, et de quelques racines de dents cassées. Ces dernières m'avaient été brisées suite à mon arrestation en 1943, lors de mon interrogatoire, alors que l'on cherchait à obtenir des renseignements sur mon

# des camps de concentration



réseau de résistance de Saint Laurent de Chamousset. Ces renseignements, j'ai eu la force de ne pas les divulguer, la preuve en est que ce réseau n'a jamais été inquiété.

Arrivée à Mulhouse, un car devait nous véhiculer jusqu'à Altkirch ou au-delà, mais seulement en fin de journée. N'ayant pas eu la patience d'attendre, je me suis hasardé sur la route. A la sortie de la ville, un camion militaire m'a pris en charge, bien que le chauffeur ne soit pas rassuré par ma tenue vestimentaire, malgré le petit drapeau tricolore, confectionné par moi-même, que j'agitais.

Je suis arrivé à Altkirch vers 11 h et j'ai fait à pieds les quelques derniers kilomètres. Je vous demande grâce de ne pas détailler les retrouvailles avec ma famille.

Une seule chose ; ma mère, prévenue de mon arrivée, est venue à ma rencontre sur la route départementale. En me précipitant dans ses bras, je crois que si je l'avais croisée en ville, je ne l'aurais pas reconnue tant cette guerre l'avait minée.

Imaginez, deux garçons et une fille mobilisés par les Allemands, l'aîné déporté et le second disparu dans la

tourmente... C'est là, à cet instant, que j'ai senti ce que le cœur d'une mère peut souffrir en silence. Elle seule connaissait en 1942, ma fuite vers la France.

Voilà, sans excès, ma libération, le jour de ma fête, la Saint Robert, le 29 avril 1943. Je n'ai retrouvé ma famille que le 13 mai suivant, jour de la première fête de Sainte Jeanne d'Arc célébrée depuis la fin des hostilités dans mon petit village du Haut-Rhin.

## Notes :

- (1) - En Allemagne : Dachau, Buchenwald, Orianenburg, Bergen-Belsen, Ravensbüch, Dora, Neuengamme. En Autriche : Mathausen. En Tchécoslovaquie : Flossenbürg. - En Pologne : Auschwitz, Birkenau, Maidanek. - En France : le Struthof.
- (2) - S.A. - abréviation de *Strum Abteilung* = section d'assaut. Formations paramilitaires du parti national-socialiste allemand.
- (3) - S.S. - abréviation de *Schutzstaffel* : échelon de protection. Les S.S. eurent pour origine la petite garde personnelle de Hitler formée dès 1922.
- (4) - Source : DEH - p. 1113 - Michel MOURRE.
- (5) - Source : LTDG - p. 586 - Le Figaro.
- (6) - Robert BIRGY est né à Calbe en 1920, et il décéda à Genay en 1997.